

## CHAPITRE 1

### Rôle traditionnel

#### Identification

Nancy Reagan déclara un jour : « C'est un travail qui n'est pas clairement défini. Cela ne s'appelle d'ailleurs pas un travail, et pourtant c'en est bien un<sup>1</sup>. » En effet, en dépit de l'absence totale de définition de son rôle, la Première Dame doit remplir une somme d'obligations, fascinantes mais contraignantes, produit de deux siècles de fonctionnement, et qui s'imposent au nom de la tradition. Lorsqu'elle entre à la Maison-Blanche, il lui faut donc connaître sur le champ toutes les composantes de cette tradition, avec ses exigences et ses subtilités. La tâche est d'autant plus ingrate et complexe pour celles qui, pour diverses raisons, ne sont pas prêtes ou mal préparées à l'assumer. Ainsi, un certain nombre de Premières Dames se sont retrouvées propulsées à la Maison-Blanche par les hasards tragiques de l'Histoire. Sans délai de grâce, il leur a fallu s'adapter et assumer les multiples responsabilités, parfois écrasantes, qui incombent à l'épouse du président le plus puissant de la planète. Ce fut le cas pour celles dont le mari vice-président a dû remplacer « au pied levé », en vertu de la Constitution, un président subitement décédé. Rien n'est moins simple quand on sait que la Première Dame, comme le président, n'a absolument pas le droit à l'erreur. Elle pourrait alors compromettre la signature d'un traité de paix, anéantir des années de bonnes relations diplomatiques avec tel ou tel chef

1. Bernard Weinraub. « Mrs. President », *McCall's*, novembre 1985, p. 179.

d'État, mettre à mal la politique de son mari. Diriger la Maison-Blanche impose une rigueur de tous les instants. Il faut donc, comme le soulignait Grace Coolidge à Bess Truman, « de la force, beaucoup de courage et une santé robuste<sup>1</sup> ». Ce rôle traditionnel est en fait celui qui les unit toutes, à des degrés divers, même éloignées dans le temps. La plupart d'entre elles l'ont accompli au mieux, suivant leur époque et selon leur personnalité propre et leur sensibilité, et avec un grand sens du devoir.

Toutes, ou presque, ont dû assurer les tâches de Première Dame au service du président, au service de la nation. Mais il est important de souligner que toutes n'étaient pas « épouses de président » et que certaines ont occupé le poste au titre de « *surrogate First Lady* », par intérim. Divers facteurs sont à l'origine de cet état de fait : décès de l'épouse, avant que ne débute le mandat du mari, ou bien en cours de mandat, avant terme, ou encore santé fragile de la Première Dame, à moins que ce ne fût un simple prétexte pour éviter la vie publique, ou bien enfin célibat du président.

Depuis 1789, elles sont quarante-deux à avoir épousé un président des États-Unis et occupé le poste de Première Dame. Sept autres, bien qu'ayant épousé un mari président, ne se sont jamais rendues à la Maison-Blanche. Parmi celles-ci, cinq décédèrent avant l'investiture de leur mari : Martha Jefferson, Rachel Jackson, Hannah Van Buren, Ellen Arthur et Alice Roosevelt. Les deux autres ne firent l'expérience du mariage qu'après le terme du mandat présidentiel : Caroline Carmichael Mcintosh, veuve fortunée, épousa Millard Fillmore en 1858 et Mary Scott Lord Dimmick, à l'âge de trente-sept ans, épousa celui qui fut le vingt-troisième président, Benjamin Harrison, de vingt-neuf ans son aîné.

Certains présidents, pour les diverses raisons évoquées plus haut, ont dû s'entourer de plusieurs femmes pour servir à la Maison-Blanche.

Lorsque Andrew Jackson entama son premier mandat, le corps de sa femme Rachel reposait depuis trois semaines à l'Hermitage, demeure familiale, où elle s'était éteinte peu avant Noël 1828. Le rôle de « First Lady », dans ses obligations sociales et mondaines, fut alors partagé par trois femmes,

---

1. Truman, *op. cit.*, p. 6.

dont deux proches d'Andrew : la femme de son neveu, Emily Donelson, et l'épouse de son fils adoptif Andrew, Sarah Yorke Jackson, ainsi que l'épouse du ministre de la Guerre John Eaton, Peggy Eaton.

En quatre ans, de 1841 à 1845, John Tyler s'offrit à lui tout seul les services de quatre « remplaçantes ». Autre exemple célèbre, Martha Jefferson, l'épouse de Thomas Jefferson, signataire de la déclaration d'Indépendance et troisième président, ne vécut pas assez longtemps pour voir son mari devenir troisième président. Ce sont donc leurs deux filles, Mary et surtout « Patsy », qui occupèrent les fonctions de *surrogate First Ladies*. Les deux sœurs reçurent le concours et l'assistance, de façon passagère, d'une future et fascinante Première Dame en la personne de Dolley Madison, grande amie de Thomas Jefferson et dont l'époux n'était autre que le secrétaire d'État de celui-ci, James Madison.

C'est Anna Symmes Harrison, épouse du neuvième président, qui, à défaut d'occuper la fonction, posséda le titre pendant la période la plus courte de l'histoire : un mois en tout et pour tout, du 4 mars au 4 avril 1841, date de la mort de son mari. Lorsque celui-ci avait reçu l'investiture, à l'âge de soixante-dix ans, elle avait préféré, pour des raisons de santé, ne pas être présente à la cérémonie, et avait délégué sa belle-fille, Jane Irwin, pour servir d'hôtesse provisoire à la Maison-Blanche dans l'attente des beaux jours de mai plus propices au voyage. Malheureusement, elle ne fit jamais le voyage printanier car William Henry Harrison décéda après seulement un mois de présidence, détenant du même coup le triste record du mandat le plus court dans l'histoire des États-Unis et devenant le premier président en exercice à rendre l'âme.

À l'inverse, Eleanor Roosevelt passa douze années à la Maison-Blanche, de 1933 à 1945, avant que ne soit promulgué le vingt-deuxième amendement de la Constitution en 1951 limitant à deux le nombre de mandats possibles du président. F. D. Roosevelt fut d'ailleurs le seul dans toute l'histoire de la présidence américaine à servir trois mandats.

C'est Dolley Madison, cependant, qui arrive en première position en matière de durée. En effet, amie de Jefferson, elle fut assez fréquemment son hôtesse durant les huit années de sa présidence, auxquelles s'ajouta une seconde période de huit années aux côtés de son mari James Madison : en tout, seize années passées dans les sphères de la présidence américaine. Il

faut même, pour être tout à fait fidèle à la réalité, ajouter son rôle prépondérant sous l'administration Van Buren. Elle n'eut pas de mal à imposer sa jeune cousine Angelica Singleton, d'abord comme belle-fille du président, en lui faisant épouser Abraham Van Buren, puis comme Première Hôtesse. Dolley elle-même occupa cette fonction d'hôtesse qui lui était si familière. Même à des degrés divers, cette permanence fait de la First Lady « Reine des Cœurs » la grande championne de la longévité.

Au total, plus de soixante femmes, épouses ou suppléantes, ont fait office d'Hôtesse de la Nation, aux côtés des différents présidents.

Parmi les nombreuses responsabilités qu'elle doit assumer, la Première Dame a longtemps considéré le rôle traditionnel, et en particulier celui d'« Hôtesse de la Nation », comme sa priorité. Depuis le tout premier gouvernement, elle a été à la tête de la « société » de Washington et a dû se conduire à la hauteur des attentes du public. Au commencement de la république, son rôle se limitait à honorer cette vie mondaine, respecter les convenances, la bienséance, et sa popularité se mesurait à son sens de l'accueil et à la qualité de ses réceptions.

## **G**ardienne

Une des complexités du rôle de la Première Dame émane de la spécificité de la Maison-Blanche, lieu célèbre et symbolique, qui ne se gère pas comme l'habitation du commun des mortels. En effet, la Première Dame cumule sous un même toit des responsabilités à caractère privé mais aussi du domaine public.

La Première Dame est avant tout au service du président. Ce constat n'est pas péjoratif. Il ne relève pas d'un état de soumission mais d'une situation duale : à la fois simple épouse et épouse de l'homme politique le plus puissant de la planète.

En tant qu'épouse, elle doit veiller à ce que la Maison-Blanche soit un havre de paix et de confort pour son mari, l' élu du peuple, garant des institutions, chef de la nation et qui par conséquent mérite la plus grande protection et les conditions de confort maximum. La Première Dame se

veut donc protectrice et attentionnée. Lieu de vie, la Maison-Blanche doit aussi pouvoir maintenir les conditions de paix et de sérénité essentielles à la vie de famille. Le rôle de gardienne repose donc en permanence sur cette dualité public-privé.

Au cours des deux siècles de son existence, la Maison-Blanche a généré une multitude de tâches « domestiques » importantes visant à assurer au mieux le confort qu'un président et sa famille sont, a priori, en droit d'attendre. Les progrès techniques et la présence d'un personnel plus étoffé, mieux formé, ont peu à peu facilité ce rôle domestique à l'origine entièrement à la charge de la Première Dame. Très longtemps, sa fonction a été liée à des soucis ou des préoccupations d'ordre matériel.

En effet, si cette exigence de confort nous semble aujourd'hui une évidence pour la demeure du président, l'environnement ne fut pas toujours aussi agréable. La conception même du bâtiment alliée aux difficultés financières de telle ou telle époque ont constitué autant d'obstacles à la qualité de vie de la famille présidentielle.

C'est sous la présidence de Theodore Roosevelt que fut construite une extension connue aujourd'hui sous le nom d'aile ouest de la Maison-Blanche, afin d'y abriter les différents bureaux du président et de son personnel. Comme Mrs. Harrison avant elle, Edith Roosevelt trouvait ses appartements trop petits pour loger toute sa famille, avec ses cinq enfants et sa belle-fille Alice. Cette fois, contrairement aux refus successifs opposés à Caroline Harrison, le Congrès reconnut le besoin d'extension réclamé par la Première Dame, et accepta d'en financer les travaux. Cette adjonction eut l'avantage de libérer un peu d'espace pour la famille présidentielle contrainte jusqu'alors de partager le premier étage avec le bureau du président, ce qui limitait fortement les moments d'intimité. La Première Dame devait en effet affronter les cohortes de « visiteurs » peu soucieux de la propreté du lieu et aux comportements parfois bruyants et tapageurs.

Pour lui permettre d'accomplir au mieux sa fonction de gardienne, au cours de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le travail domestique a constitué une des tâches essentielles de la Première Dame. En raison du manque de personnel, c'est elle principalement qui se chargeait de l'entretien et des répa-

rations de la Maison-Blanche. La grande demeure n'était pas aussi attrayante que son état actuel pourrait le laisser penser. Les familles vivaient même parfois dans des conditions d'inconfort difficiles à imaginer.

En fait, la première demeure présidentielle n'était pas située à Washington mais à New York, capitale temporaire de la nouvelle nation, au 1, Cherry Street, à l'intersection de Queen et Pearl Streets. Mais très vite, l'exiguïté des lieux conduisit George et Martha Washington à déménager et à s'installer à « Mansion House » dans Lower Broadway où l'espace convenait mieux aux exigences d'une résidence présidentielle. Il était plus facile d'organiser les nécessaires rencontres et dîners officiels du nouveau président. Pourtant dès novembre, ils durent de nouveau déménager, vers Philadelphie, cité que le Congrès venait de désigner comme nouvelle capitale. « Lady Washington » préférait la vie de Philadelphie à celle de New York. Mais cette habitation n'était elle aussi que temporaire. Le 13 octobre 1792, la première pierre d'une résidence permanente fut posée près de Georgetown sur les rives du Potomac, comme l'avait décidé George Washington selon le plan topographique de l'ingénieur français Major Pierre L'Enfant, dessinateur de la capitale fédérale. Succédant à Martha Washington, c'est Abigail Adams qui en novembre 1800 connut l'expérience du dernier déménagement vers la nouvelle capitale où « *The President's House* », que certains appelaient encore « *The President's Palace* », devint « *The White House* », premier édifice public de la ville. Elle trouvait l'emplacement idéal mais se plaignait du climat trop rude de Washington. En fait, elle ne se plut guère dans cette maison inachevée, située au cœur d'une cité insalubre. En ces temps difficiles où les ravages de la révolution n'étaient pas effacés, le Congrès ne se montrait guère généreux. Partagé entre le désir d'assurer le confort qui revient au président et à sa famille et le refus d'étaler une splendeur trop monarchique, il votait les subventions avec la plus grande prudence.

Le bâtiment inachevé dut subir de constantes réparations au cours des années qui suivirent. Malheureusement les travaux d'entretien restaient dérisoires faute de crédits. Certaines Premières Dames surent néanmoins faire preuve de volonté et de persévérance pour améliorer les conditions de vie. Abigail Fillmore fut l'une des plus innovantes et apporta une contribution non négligeable au confort matériel de la Maison-Blanche. L'absence d'eau courante constituait un handicap majeur dans la vie quotidienne, l'eau devant être transportée par les moyens du bord depuis une source

située à plus de un kilomètre. Mrs. Fillmore fit installer le service d'eau et la première baignoire, « luxe » que peu d'Américains pouvaient s'offrir dans les années 1850. Elle fut aussi à l'origine de plusieurs autres innovations d'ordre technique, comme les premières lampes à gaz ou la première cuisinière en fonte. Le cuisinier malheureusement ne savait pas se servir de cette dernière. Lucy Hayes, quant à elle, victime des restrictions budgétaires du Congrès, montrait un sens aigu du camouflage en couvrant les trous des tapis avec des meubles !

Le rôle de la Première Dame fut mis en valeur et se trouva accru lorsqu'en 1857 le Congrès commença à débloquer les fonds nécessaires pour de véritables travaux d'amélioration et d'aménagement des locaux. Cet apport financier eut un effet notable pour la Première Dame puisque c'est elle qui généralement prenait en charge la direction des opérations. L'argent servait de moteur à ses initiatives et elle put ainsi engager du personnel et entreprendre divers travaux en fonction des besoins et de ses aspirations propres. Comme nous l'avons définie plus haut, sa fonction première consistait à assurer au président les conditions suffisantes de confort et de commodité dans un cadre agréable. Mais cette fonction ne revêtait aucun caractère officiel. Elle répondait à son rôle d'épouse ou d'hôtesse. Avec les 35 000 dollars accordés par le Congrès, Caroline Harrison ne possédait pas une fortune mais elle put mettre fin à quelques désagréments symptomatiques de l'état d'insalubrité du « bel » édifice, telle l'invasion d'indésirables rongeurs qui l'amena à louer les services d'un dératiseur. Elle fit aussi repeindre et retapisser les murs, régler les problèmes de plomberie et installer quelques salles de bains supplémentaires. Mais les progrès techniques montraient aussi leurs limites. Elle fit par exemple installer l'électricité, fin du fin des dernières inventions, mais la crainte des décharges la dissuadait de toucher aux interrupteurs.

Elle eut aussi un projet ambitieux de rénovation de la Maison-Blanche et fut la première Première Dame à diriger publiquement son « projet ». Avec l'aide d'un architecte, l'appui de quelques personnalités politiques et le soutien d'une ex « First Lady », Harriet Lane, elle conçut une Maison-

Blanche agrandie et agrémentée de fontaines et de serres inclinées. Le projet, « monstruosité gargantuesque » selon C. Anthony<sup>1</sup>, ne fut pas retenu en raison du veto des législateurs.

La vie à la Maison-Blanche garda longtemps un caractère champêtre. Les « prairies » environnantes servaient de pâture à quelques troupeaux de vaches dont le lait frais garantissait la consommation permanente d'un produit naturel de qualité. Plus sensible au modernisme du début de siècle, Nellie Taft fut la dernière à « élever » une vache à la Maison-Blanche. Pauline Wayne, tel était le nom de l'animal, vivait dans le garage aux côtés de la première automobile jamais utilisée à la Maison-Blanche, une « brougham » électrique. Cette association de l'animal et de la machine était symbolique de la transition vers un monde plus industrialisé. Pourtant, les animaux ne furent pas définitivement écartés de la Maison-Blanche puisque Edith Wilson, au début de la Première Guerre mondiale, fit venir huit moutons pour brouter l'herbe du gazon environnant, libérant ainsi le travail des jardiniers appelés à d'autres fonctions plus « utiles » en ces temps difficiles. La vente de la laine permit de réunir 100 000 dollars au bénéfice de la Croix-Rouge. Les moutons de la Maison-Blanche devinrent alors un véritable symbole de solidarité nationale, montrant l'exemple à suivre par temps de guerre.

C'est le second président Roosevelt, Franklin Delano, dont l'épouse n'était autre que la nièce du premier, Theodore, qui fit construire la troisième tranche de la Maison-Blanche, l'aile est, durant la Seconde Guerre mondiale, lui donnant une symétrie et un caractère plus achevé. Cette partie du bâtiment devint le quartier général de la Première Dame, mais c'est Bess Truman qui l'adopta définitivement comme tel. Une enquête approfondie sur l'état de la structure de l'édifice fit apparaître le délabrement qui le caractérisait. Construite sur une terre argileuse, menacée d'écroulement, la vieille demeure avait besoin d'être consolidée. Devant l'urgence de la situation, la famille Truman se « réfugia » à Blair House. Edith Helm, secrétaire de Mrs. Truman, investit alors l'aile est où son bureau fut transféré et où la Première Dame la rencontrait régulièrement. Dès lors, cette extension abrita définitivement les bureaux de la Première Dame. Mrs. Truman

---

1. Carl Sferrazza Anthony, *First Ladies, Vol. 1 – The Saga of the Presidents' Wives and their Power 1789-1961*, New York, William Morrow, 1990, p. 268.